

Parcours de résistants : témoignages

L'internement et la déportation

Arrêtés, interrogés, parfois torturés, les résistants sont ensuite incarcérés, pour la durée de l'enquête les concernant, dans les « quartiers allemands » de prisons françaises, comme la Santé et le Cherche-Midi à Paris, Fresnes (aujourd'hui dans le Val-de-Marne), Montluc à Lyon, les Baumettes à Marseille, le fort du Hâ à Bordeaux, Loos, près de Lille, Eysses, près de Villeneuve-sur-Lot, Rennes pour les femmes, etc. Ils peuvent aussi être internés dans des camps tels Rouillé (Vienne), Voves (Eure-et-Loir), Mérignac près de Bordeaux, et bien d'autres.

Souvent détenus dans des conditions difficiles, les résistants essayent de s'entraider, pour améliorer le quotidien et entretenir le moral. Parfois sont tentées des évasions, parfois elles réussissent. Des activités culturelles ou même artistiques sont organisées. Lorsqu'on vient chercher les condamnés à mort, ou des otages à fusiller, leurs compagnons chantent à l'unisson la *Marseillaise* pour les soutenir. Un ensemble d'actions qui démontre leur volonté de poursuivre la Résistance, même derrière des barreaux ou des barbelés.

Les premiers résistants déportés partiront en petits groupes vers les

prisons du Reich, dès 1940, après jugement d'un tribunal militaire; d'autres pour être jugés en Allemagne par un tribunal spécial en application du décret Keitel de décembre 1941, connu sous le nom de *Nacht und Nebel*, NN (Nuit et Brouillard). Le sort des résistants NN doit rester ignoré de tous pour susciter une « *terreur dissuasive* », ils doivent disparaître sans laisser de traces. Ils pourront ensuite être transférés dans des camps de concentration.

Vers la fin de 1942, la déportation devient un phénomène de masse. Rassemblés généralement dans les camps de transit de Compiègne-Royallieu (Oise) et de Romainville (banlieue parisienne), les déportés partent par grands convois successifs d'un à deux milliers de personnes, entassés dans des wagons de marchandises. Ils sont dirigés vers les camps du système concentrationnaire, le plus souvent à Buchenwald, Dachau, Flossenbürg, Mauthausen, Natzweiler-Struthof, Neuengamme, Ravensbrück (pour les femmes), Sachsenhausen et leurs innombrables camps annexes. Ils y subiront un travail exténuant, la faim et le froid, les punitions et les coups, les maladies... beaucoup n'en reviendront pas.

La déportation de répression

De 1940 à 1944 des catégories entières de la population ont subi l'internement en France - étrangers, juifs, communistes, tsiganes, résistants... - dont une partie a été déportée. On distingue d'une part les internés déportés pour ce qu'ils sont : c'est la déportation de persécution, qui touche 76 000 personnes persécutées, déportées et pour la plus grande part exterminées à Auschwitz-Birkenau, parce que désignées comme juives. Et d'autre part, les internés qui sont déportés pour ce qu'ils ont fait : résistants, politiques, otages, raflés et auteurs de délits de droit commun : c'est la déportation de répression, celle qui est en lien avec le thème de ce Concours.

Selon les travaux de la Fondation pour la mémoire de la Déportation⁽¹⁾, la déportation de répression vers des prisons du Reich et des camps du système concentrationnaire rassemble environ 89 000 personnes : il s'agit d'individus qui ont été arrêtés dans les Zones nord et sud, dans le Nord et le Pas-de-Calais et en Alsace-

Moselle annexées, ainsi que des républicains espagnols engagés dans l'armée française, faits prisonniers et emmenés en Allemagne, puis internés au camp de Mauthausen. Parmi les déportés par mesure de répression, on compte aussi les Français arrêtés sur le territoire du III^e Reich et envoyés en camp de concentration à la suite de sabotages ou de refus de travail - en particulier des requis au Service du travail obligatoire (STO).

Sur les quelque 66 000 personnes déportées depuis la France occupée, environ deux tiers l'ont été pour faits de résistance. La mortalité des déportés de répression a été d'au moins 42 %.

(1) *Le Livre Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression, 1940-1945* a été publié en 2004 (Éditions Tirésias). Les recherches se sont poursuivies depuis cette date et les listes des déportés par convois sont mises à jour sur le site Internet de la Fondation pour la mémoire de la Déportation (www.fmd.asso.fr).

16 juin 1942, premier interrogatoire, prison d'Angers

« Dans le bureau m'attendent deux civils (dont celui qui m'avait menacée de punition). Le Caïd reste là, derrière, je l'amuse, il joue au chat et à la souris. L'instructeur me fait asseoir et commence par cette question inattendue :

- *"Mademoiselle, pourquoi êtes-vous arrêtée?"*
- *"Mais, c'est à moi de vous poser cette question : pourquoi suis-je ici?"* - *"Ici, c'est moi qui interroge, pas vous."*

Impression de piège, mes doigts tremblent, je m'assieds dessus. Moralement, grand calme, facultés intellectuelles décuplées.

- *"Mademoiselle, nous avons tout ce qu'il faut pour vous condamner; je vous ai fait venir, parce que je suis humain. Si vous dites la vérité, je ferai quelque chose pour vous sauver. Moi seul le peux; au tribunal, il sera trop tard. Soyez donc franche."* En silence, j'attends pour savoir ce qu'ils me reprochent.

Alors, il commence à me questionner et montre "le matériel" toute la série de plans que nous avions remis à Roger. J'apprendrai par la suite qu'il s'agit de Roger Diebold, l'agent double qui nous a vendus.



Ils ont des preuves contre chacun de nous. Il faut nier, nier contre toute évidence. Menaces, hurlements alternent avec la douceur, le chantage sentimental: *"Votre père est innocent; si vous parlez, nous le relâchons."* - *"Vous êtes perdus, vous feriez mieux d'avouer."*

Vraiment, tout fait penser que nous sommes perdus, raison de plus pour nier, pour éviter tout ennui à ceux qui restent libres. Derrière la tête de l'Allemand rentre un petit rayon de soleil, si joli, il vient de l'air libre et m'attire. C'est la seule chose belle en cette pièce. » (...)

⇒ Marie-Jo Chombart de Lauwe : *Toute une vie de résistance*, Éditions FNDIRP, 2007.

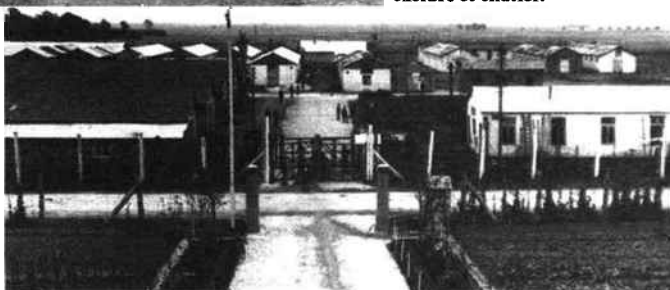
◆ Marie-Jo Chombart de Lauwe fait partie avec ses parents d'un réseau d'évasion et de renseignement actif sur les côtes bretonnes, en lien avec la France libre à Londres. Elle transporte entre Saint-Brieuc et Rennes des plans des défenses côtières ennemies. Arrêtée, transférée à Angers puis à Paris, elle est déportée à Ravensbrück puis Mauthausen. Son père est mort à Buchenwald.

Au secret à Fresnes

« L'issue, pour tous les prisonniers qui passaient avenue Foch [siège de la Gestapo à Paris], était la même, après plusieurs semaines ou plusieurs mois d'interrogatoire : la déportation. Un jour, ce fut mon tour. Je quittai Fresnes avec des sentiments mitigés; depuis que j'avais été "retrouvé", j'étais au secret dans une cellule individuelle, et je m'étais fait à ce petit monde d'une quinzaine de mètres carrés, où les murs portaient les traces d'autres occupants disparus, peut-être morts. Parfois, nous arrivions à converser par le tuyau de chauffage avec les habitants de cellules situées à d'autres étages; j'eus ainsi un voisin quelque temps, probablement FTP d'après notre conversation : c'était comme un frère invisible, ni lui ni moi ne savions si nous allions survivre; peut-être la déportation, peut-être l'exécution, qui pouvait savoir ?

À un autre moment, je correspondais, par des coups donnés dans le mur, avec mon voisin de la cellule de gauche : chaque lettre valait un nombre de coups égal à sa position dans l'alphabet (A un coup, B deux, etc.). C'était Roland Malraux, le frère d'André. Je savais qu'il avait été très actif dans un réseau, je ne savais pas qu'il avait été arrêté. Cela rattachait au monde de retrouver quelqu'un que l'on connaissait ou dont on avait

La centrale de Melun (Seine-et-Marne) et le camp de Voves (Eure-et-Loir), deux parmi les très nombreux lieux d'internement qui, sous l'occupation, font partie du dispositif mis en place pour exclure et châtier.



entendu parler. Mais le langage était terriblement lent, et l'on ne pouvait pas se dire grand-chose. Je le revis un jour aux douches, mais pus à peine lui parler. Aux douches aussi, je pus parler un peu plus longuement, comme je l'ai dit plus haut, avec Simon ("Sermois") de l'OCM. Je vis aussi un jour, sans pouvoir lui parler, un jeune camarade du service Bénouville; je le reconnus à peine, à cause de sa tête gonflée et de son visage tuméfié. Lui, évidemment, était tombé sur un tortionnaire et, comme je l'appris plus tard, avait refusé de dire un seul mot. » (...)

⇒ Claude Bourdet, *L'Aventure incertaine*, Éditions du Félin 1998.

◆ Responsable de haut niveau de la Résistance, Claude Bourdet participe à la constitution des